

Royal biograph

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 12

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220182>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'invité a reçu un petit carton sur lequel il est orthographié.

La présentation serait évidemment indispensable... Coup d'œil angoissé, circulaire, dans le salon, afin de découvrir et de requérir le maître ou la maîtresse de maison... Ils sont introuvables... Les portes s'ouvrent cependant à deux battants. Un serviteur distingué comme les magistrats d'avant la République annonce : *Madame est servie.*

Les couples se forment... Il faut agir... avoir du flair. Au voisin de droite : « Connaissez-vous Mme X... ? — Non. » A celui de gauche, même question, réponse semblable... Au petit bonheur... « Je crois, Madame, que... » — « En effet, Monsieur... » Le reste se perd dans le trajet du salon à la salle à manger, mais la première manche est gagnée !

L'invité s'assoit à table un peu précipitamment. Son genou donne contre un « pied ». La table tremble sous le choc. Les échafaudages de fruits menacent ruine. Quelques verres ont tinté en s'entrechoquant. La maîtresse de maison a lancé un regard imperceptiblement courroucé dans la direction du coupable, qui prend un air détaché pour détourner les soupçons et condamne ses jambes à une position aussi incommode que propice aux prompts engourdissements.

Potage : silence ; poisson : ballons d'essai à droite et à gauche, tentative de conversation ; entrée : lieux communs sur le temps, le théâtre, l'automobile ; filet de bœuf : la « cristallisation » s'opère ; quelques traits spirituels sont appréciés. L'invité risque un mouvement et déplace son mollet engourdi, pour l'engourdir à nouveau, mais dans une autre position.

...On lui adresse la parole lorsqu'il boit... Léger trébuchement, quinte de toux comprimée... craquement ! Est-ce le bouton du col ? Oui, c'est le bouton du col ! du col si beau, si haut, si blanc, si serré !

Une main tremblante vérifie l'accident, lorsque tous les regards se portent sur la bombe glacée que l'on présente.

Rien de grave, par bonheur, la cravate, par en bas, et le menton, par en haut, maintiendront le col rebelle jusqu'à la fin du dîner.

En attendant, il faut, pour parler à ses voisins, ne point tourner la tête et incliner son corps d'une seule pièce dans leur direction.

Heureusement encore, cette attitude raide est considérée comme des plus distinguées. On peut l'adopter sans déchoir.

...Mais que le défilé des petits fours est donc interminable !!!



LE CAPITAINE RENAUD

Un grand feu illuminait toute la cuisine. Le fermier, garrotté, avait les pieds sur lâtre et les bandits s'occupaient évidemment à les lui chauffer pour lui arracher son argent. Cinq coups de feu partirent atteignant chacun leur homme. De son second pistolet, Renaud abatit l'un d'eux qui, légèrement atteint sans doute, faisait mine de vouloir résister.

Se jeter sur le fermier et le retirer du feu, fut pour Marc l'affaire d'un instant. Pendant ce temps, Renaud, comptant ses ennemis d'un rapide coup d'œil, vit qu'il en restait bien encore une dizaine. Le chef, penché près de sa victime pour lui extorquer des aveux, avait échappé aux coups de feu et d'un bond s'était retranché, l'épée à la main, au fond de la pièce où ses compagnons se groupaient autour de lui. Par bonheur, aucun n'avait d'armes à feu ; deux ou trois mousquetons étaient appuyés au mur, mais près de la porte. Seul le chef avait deux pistolets à sa ceinture. Avant qu'il eût le temps de s'en saisir, Renaud se mit à ferrailer avec lui tellement dru, que sous peine de se voir transpercer, l'autre dut se contenter de se défendre l'épée à la main. De leur côté, Marc et les autres donnaient belle besogne à tous les bandits, qui attaqués avec fureur, surpris et intimidés, ne se défendaient qu'avec mollesse. Au train dont cela allait, n'ayant reçu que quelques égratignures, nos cinq compagnons seraient probablement venus seuls à bout de toute la bande.

Mais une nouvelle troupe surgit du dehors. C'était le renfort envoyé par Marianné. Les bandits se rendirent. Seul l'adversaire de Renaud continua à tenir son épée haute et refusa de se livrer. Profitant même d'un instant où Renaud avait tourné la tête pour voir quels étaient les nouveaux arrivants, il avait réussi à se saisir d'un de ses pistolets. Il mit en joue le capitaine, le coup allait partir ; celui-ci se baissa vivement. Profitant avec une adresse inouïe de ce moment de répit, le bandit sauta légèrement par-dessus son adversaire et faisant un moulinet terrible avec son épée, il se jeta à corps perdu dans la direction de la porte, parvint à la franchir et disparut dans l'obscurité.

Renaud, poussant une imprécation, s'élança après lui et l'entendit crier : Il me le faut, pourtant ! j'en ai besoin.

Ses hommes l'avaient suivi, et jugeant la poursuite suffisamment menée, on ne s'occupa plus qu'à détacher le fermier et à découvrir les autres habitants.

Les femmes plus mortes que vives, mais saines et sauvées, étaient dans leur chambre en haut, étroitement liées. Un des fils, affreusement maltraité, était mort : il avait sans doute voulu, tout garrotté qu'il était, essayer de donner l'éveil quand il avait entendu les cris de son père. Le reste des habitants était prisonnier dans la fruitière où on les avait enfermés. Ils racontèrent qu'après le repas du soir, tout le monde était allé se coucher et que chacun ne s'était réveillé que saisi et maintenu par trois ou quatre hommes au visage noir.

Il fallut soigner et panser le malheureux fermier dont les souffrances étaient grandes. On remit un peu d'ordre, et, grâce à une nouvelle troupe venant d'en bas, on organisa des patrouilles et des sentinelles. Jusqu'au matin, les bandits prisonniers furent mis sous clé dans un caveau et les cadavres portés dans la cour.

Marianné, arrivée avec la dernière troupe, embrassa convulsivement son frère. Ses yeux cherchèrent auprès de lui quelqu'un qu'elle s'attendait à y trouver.

— Et le capitaine... ? commença-t-elle à interroger.

— Silence, lui dit rapidement son frère, silence sur son nom. Il me l'a recommandé et ne veut pas être reconnu.

— C'est cependant une belle action qu'il a faite là, et le pays va lui devoir assez pour oublier ce qu'on peut lui reprocher. Et toi aussi, ajouta-t-elle aussitôt pleine de joie. Tu vas pouvoir revenir chez nous.

— Je ne sais, fit-il tristement, nous verrons. Occupons-nous plutôt de consoler et d'aider nos cousines qui en ont vu de dures cette nuit.

L'émoi fut grand, on le pense bien, le lendemain à Cully. L'arrivée des prisonniers soigneusement enchaînés, les récits de ceux qui avaient assisté à la fin du combat, tout cela surexcitait les imaginations. L'intervention de Marc, la disparition de son compagnon, car on n'avait pas revu le capitaine Renaud, et celle du chef des coureurs de nuit, ajoutaient une saveur de mystère à tous les bruits qui couraient. Bref bien naturellement on ne parlait que de cela dans la ville.

Le vieux Samuel revint de Lausanne. Grâce à la protection du major Davel, il pensait avoir arrangé l'affaire de son fils. Il devait en coûter à ce dernier un mois de prison et à la famille trois cents écus. Les événements de la nuit firent espérer à tous que la prison serait supprimée ; quant aux écus, il n'entra à l'idée de personne qu'on pût éviter de les payer. Le principal, c'est qu'en attendant Marc put rester à la maison et reprendre son train de vie passé. Un point pourtant l'inquiétait ; que devenait le capitaine Renaud ? Il savait que rien de fâcheux ne lui était arrivé, car un des hommes qui les avait accompagnés, était venu le lui dire, en passant sans vouloir s'arrêter ni donner aucun détail. Naturellement les questions ne manquaient pas à ce sujet ; il avait dû même répondre à l'autorité judiciaire demandant des explications sur le secours inespéré et inattendu qu'il avait pu porter à la Belle-Roche, et sur ceux qui l'y avaient aidé.

Marc s'en était tiré, sans altérer la vérité, en expliquant que sa vie forcément errante, l'avait mis en relation avec « le Savoyard », comme il appela le capitaine ; qu'ils avaient surpris le projet d'attaque formé par les « mauvais garçons », qu'empêché par sa position de proscrire de venir prévenir lui-même en plein jour les autorités, ils avaient préféré agir personnellement, tout en donnant, en temps voulu, grâce à sa sœur, les avis nécessaires pour qu'ils fussent appuyés. Bref, il garda sa part de reconnaissance pour ce qu'il avait fait, mais laissa le principal rôle au capitaine, au « Savoyard » plutôt, comme on se mit à en parler dans le pays.

Ce qu'il y avait de grave, c'est que les méfaits de la nuit étaient mis, comme de coutume, sur le compte du capitaine Renaud. Marc, qui savait à quoi s'en tenir, bondissait d'indignation et de regret que son

ami ne fût pas là pour se défendre. Il n'osait rien dire, car Renaud lui avait défendu de le nommer, et d'ailleurs, qui eût cru ses affirmations !

Deux jours après ces événements, les habitants de Cully virent arriver un étrange attelage. C'était une de ces méchantes voitures de bohémiens vagabonds, couverte d'une toile rapiécée tendue sur des cerceaux et attelée d'une misérable haridelle. Rencontre pareille était chose commune alors et l'est encore de nos jours. Mais ce qui l'était moins, c'était de voir un si triste équipage conduit par un beau gaillard, à la tournure militaire, avec une épée lui battant les talons. Sans s'embarrasser des regards curieux et moqueurs qui accueillaient son passage, le capitaine, car c'était lui, se fit indiquer la demeure du major Davel, arrêta sa voiture devant la porte, sonna, et attendit qu'on vint.

(A suivre.)

G. Roux.

Royal Biograph. — A son programme de cette semaine, la direction du Royal Biograph présente un film dont la donnée fit en son temps beaucoup de bruit dans la presse américaine : il s'agit de l'œuvre splendide qu'est **La Fuite du Capitaine Craig**, grand film d'aventures dramatiques en 5 parties extrait des aventures mémorables du médecin-major Craig. « La Fuite du Capitaine Craig » est une œuvre toute de force, de passion, aux situations des plus imprévues et des plus troublantes. Mentionnons également que les deux principales vedettes sont Milton Sills et Viola Dana. Au programme également **Jugle Roméo!** et **Shérif amoureux**, deux petites comédies comiques en deux parties. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30 et dimanche 21, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Théâtre Lumen. — Continuant sa présentation d'exclusivité, la direction du Théâtre Lumen s'est assurée pour cette semaine un film d'une technique et d'une beauté indiscutable **Le Valais Romantique**, merveilleux film artistique en 4 parties de M. Louis-E. Favre, tourné avec le précieux concours des autorités valaisannes, qui vient de remporter un véritable triomphe durant plus de trois semaines à Genève et à Berne et dont tous les journaux ont écrit de telles louanges qu'il paraît superflu d'attirer l'attention du public sur ce spectacle, de toute beauté. C'est aussi que ce coin de notre pays, chanté par Edouard Rod, Eugène Rambert, Louis Coquoz et tant d'autres, est le plus beau coin du monde. Et puis, un autre attrait qui rehausse la valeur de ce film, c'est — qu'en soirée seulement — il sera accompagné par le réputé orchestre valaisan Hackbret, de Jost et sa Compagnie, qui fera couler plus d'une larme de par le naturel et la simplicité de sa musique. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30. Dimanche 21, matinée dès 2 h. 30.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

FIANCÉS

La Halle aux Meubles a un grand choix et vend bon marché. Venez et comparez.

2, rue Mauborget, LAUSANNE

vis-à-vis Hôtel de France

MARSCHALL, Ébéniste

ARTICLES SANITAIRES Caoutchouc Pansements

Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.

W. MARGOT & Cie. Pré-du-Marché, Lausanne

CHEMISERIE DODILLE

Rue Haldimand, LAUSANNE

COLS, GRAVATES, CHAUSSETTES, Sous-VÊTEMENTS
Spécialité de Chemises sur mesure

COUTELLERIE-PARAPLUIES de la rue de la Louve
LAUSANNE

Grand choix. Aiguillage et réparations. Spécialité de tondeuses et sèche-teurs.

Stéphane BESSON

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque, un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLON, agent général, LAUSANNE